

# L'ancien-catholicisme et l'union des Églises jugés par un prêtre catholique-romain

Autor(en): **Sarum, John / Kiréeff, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **6 (1898)**

Heft 21

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403407>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'ANCIEN-CATHOLICISME ET L'UNION DES ÉGLISES

JUGÉS PAR UN PRÊTRE CATHOLIQUE-ROMAIN.

*Au Directeur de la « Revue internationale de Théologie ».*

Vous m'avez fait l'honneur de publier dans votre *Revue* (numéros 15 et 16; 1896, juillet, p. 548-562, et octobre, p. 723-732) la lettre que j'ai adressée à un de mes amis, jeune prêtre de l'Église romaine, auquel je porte un vif intérêt et auquel j'ai conseillé d'étudier de près les Églises anciennes-catholiques, persuadé que leur réforme est sage et leur cause vraie. Ce jeune prêtre a suivi mon conseil. Mais, à côté du bien, il a vu des défauts qui l'arrêtent. Ces défauts, il me les communique dans une lettre que je vous envoie, en vous laissant la liberté d'en disposer. Comme vous êtes plus à même que moi de réfuter les objections, de lever les difficultés, oserais-je vous prier de m'envoyer cette réfutation? Je crois qu'elle tomberait comme une graine féconde dans une terre bien préparée. Peut-être aussi y aurait-il avantage pour les anciens-catholiques et pour les Églises avec lesquelles ils sont en explication, à connaître exactement ce que plus d'un prêtre et plus d'un laïque de l'Église romaine pensent d'eux et d'elles, et, s'il y a lieu, à rectifier les jugements erronés et à dissiper les préjugés. Je vous laisse entièrement juge. Agréez, etc.

*L'abbé \*\*.*

La *Direction* de la *Revue*, après avoir pris connaissance de la lettre qui lui était soumise, a estimé qu'elle était non seulement intéressante, mais très utile pour éclairer les esprits, et qu'elle fournirait aux théologiens orthodoxes et aux théologiens anglicans une occasion précieuse de faire la lumière là où le besoin s'en fait encore sentir. En conséquence, elle l'a communiquée à quelques amis de Russie et d'Angleterre, dont on lira les réponses.

Donc nous donnons: 1° la lettre de *M. l'abbé X.*; 2° la réponse du *Général A. Kiréeff*, et 3° la réponse de *M. l'Evêque de Salisbury*.

**I. — Lettre de M. l'abbé X. à M. l'abbé \*\* sur la réforme ancienne-catholique et sur l'union des Eglises.**

*Cher confrère et ami,*

J'ai suivi votre conseil. J'ai étudié sérieusement la *Revue internationale de Théologie*. J'ai visité plusieurs paroisses anciennes-catholiques en Suisse. J'ai assisté à leurs offices religieux. Je me suis renseigné de mon mieux sur leurs œuvres, sur leurs écoles, sur leurs publications, sur leur vie religieuse en un mot. Et voici le résultat de mes observations et de mes recherches.

Je suis convaincu que l'ancien-catholicisme est une réforme sérieuse; qu'il aura encore à souffrir plus ou moins longtemps de l'ingratitude des milieux et des circonstances, notamment de l'indifférence des esprits blasés par le papisme et par le voltairianisme; mais il finira par triompher. Deux choses m'ont frappé: d'une part, la vitalité religieuse des paroisses, surtout de certaines grandes paroisses; et, d'autre part, la grandeur de la réforme théologique entreprise par les théologiens anciens-catholiques.

On a prétendu que le mouvement ancien-catholique n'était qu'un mouvement de savants, sans base de piété et sans pratiques religieuses propres à alimenter les masses. C'est une erreur. Les savants sont nombreux chez les anciens-catholiques, c'est vrai. Et loin de s'en plaindre, il faut s'en féliciter: car notre théologie est actuellement si embrouillée qu'il faut absolument une réforme dans ce fouillis où les dogmes et les opinions humaines sont confondus et mis sur le même pied. Ce sont les théologiens anciens-catholiques qui travaillent à ce débrouillement. C'est leur mission évidente. Oui, cette œuvre est grande. Aveugles ceux qui ne la voient pas et qui réclament d'eux moins de théologie. Mon avis est, au contraire, qu'ils doivent mener ce travail à fond jusque dans les entrailles du sujet. Ils ont un critérium excellent, le vrai. C'est là ce qui m'attire le plus chez eux.

Quant à leur vie religieuse, elle est réelle, bien que certains dimanches ordinaires, je dois l'avouer, j'aurais voulu voir

leurs églises plus fréquentées. Les bancs des enfants étaient bien garnis, mais d'autres pas assez. C'est le point noir. Mais à côté du mal, voyons le bien. Les anciens-catholiques affirment très nettement la foi catholique et la piété catholique, mais sans flatter les tendances des masses à la superstition, sans favoriser le matérialisme piétiste, qui n'est au fond qu'un étouffement de la conscience spirituelle et de la vie intellectuelle. Ici encore, la mission des anciens-catholiques me paraît belle, parce qu'elle est vraie, dans le juste milieu, à égale distance de la froideur protestante et du dévotionisme ultramontain. C'est délicat et difficile, peu populaire, mais vrai et élevé.

J'ai entendu un prêtre d'une Eglise étrangère leur reprocher de ne pas pratiquer suffisamment le culte des Saints et des images, de ne se livrer ni aux processions ni aux chemins de croix, etc. Il ne m'a pas été malaisé de les justifier : car ces choses, bonnes en elles-mêmes, mais nullement dogmatiques, ne sont utiles à la vraie piété qu'autant qu'elles correspondent à un besoin véritable des consciences. Or, nos populations occidentales ont été saturées de ces dévotions ; bien plus, les faux miracles, les pèlerinages à exploitation, les images prétendues miraculeuses, les fêtes chômées engendrant par leur fréquence la paresse et l'ivrognerie, etc., tout cela a singulièrement amoindri chez nous le besoin de ce culte secondaire. Les anciens-catholiques, qui d'ailleurs admettent et pratiquent le culte des Saints, se livrent avant tout au culte de Dieu et de son Christ, et ils ont raison. La mariolâtrie papiste et les nouveaux Saints papistes paganisent les âmes, au lieu de les christianiser. Or, les anciens-catholiques rendent au Christ la place qui lui est due. Leur liturgie me semble la plus apte à faire du bien parmi les populations éclairées de l'Occident. Et ce n'est pas seulement le Christ médiateur, seul médiateur, qu'ils remettent en lumière, c'est aussi le Christ prêtre, seul prêtre, seul sanctificateur. Leurs prêtres s'effacent devant lui, loin d'en prendre la place ; leur sacerdoce n'est que le sacerdoce du Christ, exercé par le Christ même, toujours vivant et toujours présent. Ceci tuera le cléricalisme, et empêche déjà le clergé ancien-catholique d'être une caste à part. Voilà, mon cher ami, les immenses avantages que j'ai constatés dans l'ancien-catholicisme, et qui seraient bien propres à me le faire embrasser, si je n'étais retenu par des difficultés sérieuses, que voici. Vous m'aidez peut-être à les surmonter.

Les anciens-catholiques sont encore en petit nombre. Ils connaissent les inconvénients qu'il y a dans les minorités et dans les petites Eglises. Ils cherchent donc à rétablir l'union des Eglises, et d'abord, l'union entre l'Orient et l'Occident. C'est fort bien. Mais reste à savoir ce qui résultera de cette union, si elle s'opère; reste à savoir quelle sera l'action des anciens-catholiques sur les Eglises orientales, et quelle sera l'action des Eglises orientales sur les Eglises anciennes-catholiques: car il n'est pas possible que les unes n'agissent pas sur les autres.

M. l'abbé X., après avoir exprimé l'espoir que l'action des Eglises anciennes-catholiques sera bienfaisante et qu'elles rendront de plus en plus l'orthodoxie orientale sympathique en Occident, exprime des craintes au sujet de certains théologiens orientaux qu'il considère comme entachés de romanisme. Il répudie « les objections et les racontars des Tilloy et des Chéry » contre les Eglises orthodoxes, mais il craint que les théologiens en question ne finissent par entraver et même par compromettre l'œuvre ancienne-catholique. Il dit:

« Nous, catholiques-romains, nous avons vu le parti ultramontain réussir à se rendre maître de l'Eglise romaine et à lui faire accepter comme dogmes, soit à Trente, soit au Vatican, ses erreurs théologiques. Qui sait si le même malheur ne frappera pas un jour les Eglises orientales? Pourquoi en seraient-elles plus à l'abri que l'Eglise romaine? Qu'elles repoussent la suprématie du pape, c'est fort bien; mais, tout en repoussant cette suprématie, les voilà bien avancées si elles en prennent l'esprit, les fausses doctrines, les procédés erronés, les raisonnements malsains, etc. Or, les anciens-catholiques, qui ont pour mission de protester contre l'ultramontanisation opérée par l'Eglise romaine et de maintenir, en Occident, le catholicisme pur des erreurs ultramontaines, ne se lanceraient-ils pas dans une voie contraire à leur vocation divine, s'ils allaient s'exposer à pactiser avec l'ultramontanisme en Orient? C'est là qu'est le péril. Pour ma part, si je veux rompre extérieurement avec l'ultramontanisme que je déteste intérieurement, c'est complètement; le combattre à gauche et l'accueillir à droite, le réfuter en Occident et lui laisser libre carrière en Orient, me répugne. »

Puis, M. l'abbé X. caractérise ainsi les objections dirigées contre les anciens-catholiques par les théologiens orientaux précités :

« Les débats actuels entre les théologiens orientaux ultramontanisés et les anciens-catholiques sont très caractéristiques. Quand j'appelle ultramontains ces théologiens orientaux, je n'entends pas dire qu'ils enseignent l'infaillibilité du pape et qu'ils sont disposés à se soumettre à sa juridiction, bien que cependant nous en ayons vu un certain nombre, dans ces derniers temps, se rallier et se soumettre à Rome ; mais je veux dire, comme je l'ai déjà remarqué, que, tout en rejetant l'autorité du pape, ils acceptent les innovations romaines et ils ont l'esprit dogmatiseur de Rome. »

M. l'abbé X. cite en particulier le débat relatif au *Filioque*. Il dit que ce serait « fausser les idées et forcer les mots », à la manière ultramontaine, que de chercher à condamner le *Filioque* comme une hérésie, ce que semblent vouloir les théologiens orientaux en question. Il ajoute :

« Même chose dans la question de la transsubstantiation. Les théologiens romains ont réussi à faire accepter ce mot en Orient ; et aujourd'hui les théologiens ultramontanisés d'Orient voudraient imposer aux anciens-catholiques ce mot que l'ancienne Eglise n'a pas connu, qu'aucun Père n'a enseigné et qui est né dans un siècle de ténèbres, d'ignorance et de matérialisme . . . . Vous le voyez, les ultramontains sont partout les mêmes, parce que partout ce sont des intelligences qui tendent à matérialiser les choses spirituelles, qui ne se contentent pas de ce que le Christ nous a enseigné et qui veulent faire à sa doctrine des additions, et quelles additions ! »

Ensuite, M. l'abbé X. exprime la crainte que ces théologiens, qui actuellement sont en minorité, ne deviennent avec le temps une majorité. Il craint aussi que les Orientaux ne veuillent imposer leur discipline aux anciens-catholiques, notamment en ce qui concerne le célibat épiscopal. Il entre ensuite dans quelques détails, qui nous paraissent minimes et même inutiles. Il ajoute :

« Je n'en parlerais pas, si ces détails disciplinaires devaient rester particuliers à l'Orient ; mais je serais bien surpris, si les théologiens dont je parle ne cherchaient pas à les étendre et à les imposer à l'Occident. C'est ma grande crainte.

Tout cela doit donc être réglé avant l'union, si l'on veut que ce ne soit ni une union boiteuse, ni une union hypocrite, comme à Lyon et à Florence, mais une union ferme, solide, sincère. Ce qui m'attire vers l'Orient, c'est qu'il admet, lui aussi, qu'il faut s'en tenir aux dogmes de l'Eglise des huit premiers siècles, et que, pour les séparer des systèmes des théologiens, il faut en appeler au critérium de Vincent de Lé-rins; mais ce qui tend à m'éloigner de ce même Orient, c'est que ce qu'il admet en théorie, il ne le met pas assez en pratique; c'est qu'il ne désavoue pas officiellement ceux de ses théologiens dont la doctrine et la pratique sont plutôt ultramontaines, c'est-à-dire autoritaires, impérieuses, contraires à l'histoire des dogmes et même, disons le mot, à la saine orthodoxie autant qu'à la science...

Voilà mes appréhensions au sujet de l'union projetée entre les anciens-catholiques et les Orientaux.

Quant à l'union entre les anciens-catholiques et les anglicans, quoiqu'elle soit plus lointaine, cependant elle me paraît plus périlleuse encore. Je serais certainement suspect, si moi, Français, je disais que l'Anglais est dominateur et égoïste, qu'il travaille avant tout pour ses propres intérêts, et que les anciens-catholiques seraient perdus le jour où ils se laisseraient dominer par les anglicans. Aussi, laissons de côté cet ordre d'idées et restons exclusivement sur le terrain ecclésiastique.

La première difficulté que j'y aperçois est dans les XXXIX Articles. Un document qui a été interprété dans le sens protestant de la basse Eglise, dans le sens rationaliste de l'Eglise large, dans le sens ultramontain du concile de Trente, et qu'on veut aujourd'hui interpréter dans le sens catholique, me semble trop confus pour pouvoir être maintenu. C'est du caoutchouc autour d'une bicyclette, pour aller où l'on veut sans soubresauts. Et ce n'est que cela. Les anglicans ont tort de ne pas y renoncer, à plus forte raison de l'imposer à leur clergé.

Je crois que si les anciens-catholiques s'unissaient dogmatiquement à une Eglise qui impose ces Articles à son clergé, et qui n'admet que deux sacrements et que quatre conciles œcuméniques, ils compromettraient leur catholicité aux yeux de toutes les autres Eglises. Je crois surtout que le parti romanisant et ultramontain, qui est grand dans l'Eglise angli-

cane, plus grand certainement que dans l'Eglise orthodoxe — on l'a bien vu dans les négociations de lord Halifax avec le Vatican — exercerait sur les Eglises anciennes-catholiques, en cas d'union, une influence néfaste. Je crois également que l'aristocratie de l'Eglise anglicane, du moins de son évêché, qui n'est pas seulement trop riche, mais encore trop politique, trop *lord bishop*, ne pourrait que nuire à la simplicité et à la modestie des Eglises anciennes-catholiques, si celles-ci devaient en subir l'influence intime et constante. Je m'arrête, car cela suffit.»

Enfin, M. l'abbé X., après avoir exprimé le désir que toutes les Eglises reconnaissent humblement les fautes qu'elles ont commises ou laissé commettre, et que toutes se traitent entre elles avec une humilité plus grande, termine ainsi :

« Telles sont mes objections. Vous voyez maintenant clairement pourquoi je reste encore en dehors de l'ancien-catholicisme, tout en lui étant très sympathique et tout en ayant confiance dans la science et la fermeté de ses principaux représentants. Il m'est impossible d'avancer dans l'obscurité, et c'est bien de l'obscurité que je sens en moi, lorsque je songe aux points noirs que je viens d'analyser. Votre amitié et votre science ont déjà beaucoup fait pour me faire voir les choses religieuses plus exactement et les diverses Eglises dans leur vrai jour. Continuez votre œuvre d'émancipation; vous m'avez déjà fait haïr les erreurs et les fautes de l'Eglise romaine; vous m'avez fait aimer aussi les Eglises anciennes-catholiques; faites-moi maintenant connaître, admirer et aimer davantage les autres Eglises. Je vous en serai profondément reconnaissant.....  
*Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.*

*L'abbé X.*

---

## II. — Réplique du Général A. Kiréeff.

La lettre de M. l'abbé X. est intéressante à plus d'un point de vue. Elle indique fort bien, il me semble, l'état d'esprit de tout catholique-romain placé dans l'alternative: ou de devoir quitter son Eglise, devenue hérétique par le dogme de l'infaillibilité du pape, et d'en choisir une autre, ou de rester par inertie, par défaut de vrai sentiment religieux, dans une Eglise que



l'on sait être éloignée de la vérité. Je crois que cette dernière décision est prise par la majorité des catholiques-romains actuels assez éclairés pour comprendre que l'infaillibilité du pape est une absurdité, et qui cependant ne sont pas assez profondément, assez chaleureusement croyants pour briser avec leur vie religieuse passée et pour s'en créer une nouvelle. Je crois même que le mot « décision », que je viens d'employer, est beaucoup trop fort ; car beaucoup de catholiques (parmi ceux du moins auxquels j'ai eu occasion de parler) ne prennent aucune décision ; ils se laissent aller à la dérive, précisément parce qu'ils sont tièdes, si même ils ne sont pas complètement indifférents à toute idée religieuse.

On s'étonne du peu d'éclat, du peu de retentissement qu'a eu dans le monde chrétien la proclamation du dogme de l'infaillibilité du pape ; on se demande comment il se fait que Luther, qui a eu à combattre des erreurs romaines beaucoup moins grandes, a révolutionné toute l'Europe, a arraché à Rome des pays entiers, tandis que les anciens-catholiques n'ont qu'un nombre limité d'adeptes. Cela s'explique bien simplement. L'Occident du XVI<sup>e</sup> siècle croyait, tandis que l'Occident actuel est tiède et indifférent, daignant à peine verser quelques gouttes d'encre là où l'Occident du moyen âge versait des flots de sang. Je ne discute pas les faits, je constate la différence. Les flots de sang prouvent certainement une religion non éclairée, sauvage, mais les gouttes d'encre prouvent-elles que la religion chrétienne soit mieux comprise actuellement, que nous soyons devenus réellement meilleurs ? Hélas non ! on continue à verser des flots de sang, mais le plus souvent pour des questions d'intérêt matériel. Autrefois on guerroyait pour un dogme, pour une idée religieuse, maintenant on guerroye pour un traité de commerce. Erreur pour erreur, barbarie pour barbarie, je crois réellement que les croisades pour délivrer le saint sépulcre valaient mieux que les guerres actuelles faites pour un peu d'opium, ou pour quelques défenses d'éléphant....

Si telle est la position actuelle de l'Occident catholique-romain, de la majorité des catholiques-romains éclairés, il y en a certainement d'autres qui veulent croire, pour lesquels la religion est une nécessité morale et qui sont trop éclairés pour ne pas comprendre que Rome s'est fourvoyée. Pour ceux-ci, l'ancien-catholicisme est, si non un port, du moins un phare.

Telle est, il me semble, la position où se trouve M. l'abbé X. Trop profondément chrétien pour rester indifférent aux questions religieuses, trop instruit pour accepter le dogme de l'infailibilité, il s'arrête, il étudie l'ancien-catholicisme. S'il est logique et conséquent, il faudra bien qu'il accepte l'ancien-catholicisme, ce lien providentiel qui ramènera l'Occident à l'enseignement de l'ancienne Eglise et par là le réunira à l'Orient.

Je suivrai M. l'abbé X. dans le développement de son idée, en insistant surtout sur les difficultés qu'il croit rencontrer sur son chemin.

Quelle sera ou quelle pourra être l'action réciproque des Eglises, quand elles redeviendront unes, quand l'ancien-catholicisme et les Eglises d'Orient seront de nouveau unies? Telle est la question qu'il pose; elle est importante; elle mérite qu'on s'y arrête. M. l'abbé X. y voit des avantages et des dangers.

Il est incontestable que l'on peut discuter les avantages et les désavantages de l'union. Mais j'avoue que ce point de vue ne me satisfait guère. J'ajoute même qu'il m'est antipathique, et il n'a jamais été discuté de notre côté. Depuis les premières séances de la section pétersbourgeoise de la Société des Amis de l'instruction religieuse (fondée précisément à l'occasion du mouvement ancien-catholique), nous nous sommes placés au point de vue de notre *devoir* d'encourager les anciens-catholiques dans leurs efforts pour reconstituer l'orthodoxie en Occident. Sans la moindre idée d'un *avantage* quelconque, nous suivions sympathiquement le développement de l'ancien-catholicisme. Nous avons cru et nous croyons encore de notre devoir de suivre l'activité des anciens-catholiques, que le saint Synode de Russie, dans la sanction qu'il a donnée aux statuts de notre Société, a appelés avec raison les défenseurs (*poborniki*, lutteurs pour) de l'orthodoxie en Occident. Si nous nous occupons des anciens-catholiques, si nous travaillons dans leur sens, c'est parce que nous croyons de notre devoir de le faire, c'est parce que nous entrevoyons en eux nos frères en Christ. Et ce ne sont pas là des phrases. J'irai plus loin. J'affirme que ceux de nos théologiens (quelques-uns seulement) qui paraissent attaquer l'ancien-catholicisme, ne l'attaquent nullement en lui-même (*als solchen*), mais exclusivement dans ce qu'ils croient y trouver d'erroné. Ils craignent que quelques anciens-catholiques ne sui-

vent le chemin de tous les autres mouvements religieux de l'Occident, et ne retombent dans une sorte de simple philosophie morale, et de symbolisme vide de contenu religieux. Je ne prétends certainement pas que tel est le cas avec l'ancien-catholicisme actuel. Dieu m'en garde ! L'ancien-catholicisme n'est nullement une nouvelle secte protestante de plus, comme l'affirment les romanistes. Pourtant, on ne saurait nier que la possibilité d'une déviation en ce sens ne soit *théoriquement* possible ; et, je le répète, si quelques auteurs orthodoxes critiquent certaines idées dans les ouvrages anciens-catholiques, ils le font par le désir d'empêcher l'ancien-catholicisme de dépasser le but, d'aller trop loin dans la négation du romanisme, de se jeter dans les bras de Strauss et de Renan en voulant éviter ceux de Perrone et de de Maistre. L'Eglise ancienne-catholique n'est pas plus à l'abri de l'erreur que toute autre Eglise autocéphale ; elle ne voudrait certainement pas renouveler l'erreur de Pie IX en se déclarant infaillible.

Mais entrons enfin dans le point de vue de M. l'abbé X., et parlons « affaires, avantages et dangers ». Nous voilà réunis. Quels sont *nos* avantages ? D'abord, nous avons l'avantage d'avoir fait un examen de conscience. Pour déterminer les conditions de l'union avec les anciens-catholiques, nous aurons dû faire passer nos propres doctrines par le creuset de la doctrine de l'Eglise œcuménique (ancienne et indivisée). Je crois, et *fermement*, qu'au point de vue du *dogme*, nous sommes en accord parfait avec l'Eglise œcuménique et indivisée. Il se peut fort bien qu'il n'en soit pas de même avec nos *opinions* théologiques. C'est donc une étude à faire, étude extrêmement utile. Il se peut que l'autorité de certaines opinions, à laquelle nous donnons une portée exagérée, se trouve diminuée, et ainsi de suite... C'est donc là un examen de conscience qui peut, je le répète, nous être très utile. Les opinions ont souvent une grande importance pratique, et il est bon de connaître leur prix réel. C'est un travail qui se fait déjà, il a son importance, et je crois que cette importance ne pourra que grandir. Voilà donc un bénéfice.

Puis, nous serons réunis à une Eglise qui compte parmi ses membres les plus grands théologiens catholiques. Il est vrai que nous pouvons tout aussi bien lire leurs ouvrages, maintenant qu'il n'existe entre nous que des sympathies et des ententes,

mais il est incontestable que la portée et l'importance de ces ouvrages grandiront aux yeux des chrétiens d'Orient, quand nos Eglises autocéphales auront dit qu'ils sont dus à des frères orthodoxes occidentaux; ils seront plus lus, plus traduits, plus étudiés. C'est là aussi un bénéfice.

D'autre part, quels dangers pouvons-nous courir? Je n'en vois que d'éphémères. Admettons que, dans la suite des temps, vous tombiez, vous anciens-catholiques, dans l'erreur du romanisme ou du protestantisme. Eh bien! nous aurions une explication en concile œcuménique, et nous nous séparerions! Ce serait là une triste et pénible épreuve, mais voilà tout! Nous nous sommes bien séparés de tout l'Occident!

Arrivons aux anciens-catholiques. Quels seraient leurs bénéfices et leurs dangers? En fait de *bénéfices*, j'en vois un, fort important. D'une Eglise qui compte ses adhérents par *milliers*, vous deviendriez d'emblée une Eglise qui les compterait par *millions*. Ce serait une garantie de grande longévité, sinon d'éternité. De plus, ce serait un point de départ très sérieux dans vos rapports tant avec vos gouvernements respectifs qu'avec les catholiques-romains. Notez que les romains, tout en nous détestant et en nous traitant de « Photiens », de « schismatiques », n'ont jamais osé nous traiter d'« hérétiques »; par conséquent, les romains n'oseraient pas non plus vous traiter d'hérétiques, et c'est un point important pour votre propagande chez vous, en Occident.

Quant aux *dangers*, c'est là la question qui paraît le plus préoccuper M. l'abbé X. Il dit qu'il y a dans l'Eglise orthodoxe des théologiens qui professent des opinions ultramontaines et par conséquent dangereuses pour la vérité religieuse. Incontestablement, de même qu'il y en a qui ont des opinions dans le sens opposé. Dans toutes les Eglises, de même que dans toutes les écoles politiques et philosophiques, il y a les deux courants opposés, celui de la « droite » et celui de la « gauche ». La vérité est absolue, mais les facultés de l'homme sont différentes; chaque homme l'envisage de côtés différents, avec des forces de compréhension différentes, ce qui fait que la vérité religieuse, tout en étant une, n'est jamais et ne peut jamais être comprise *identiquement*. Une Eglise où il n'y aurait aucune différence dans la manière de comprendre la vérité, me paraîtrait bien peu vivante. . . .

Les deux directions (ultramontaine et protestante) ont eu et ont encore des représentants dans l'Eglise russe. Ainsi Cyrille Lucaris, qui, avant de devenir patriarche, avait été recteur de l'école d'Ostrog, en Volhynie, penchait vers le protestantisme; son contemporain Pierre Mogila, vers le catholicisme romain. A l'époque de la fondation du saint Synode de Russie, les deux évêques les plus influents et les plus savants de cette institution étaient Etienne Javorsky, partisan des idées conservatrices (et catholiques), et Théophanes Procopovitch, plus libéral et inclinant vers le protestantisme. Ces deux courants coexistent encore dans notre Eglise. Il en est, et il en sera toujours ainsi; mais où est dans tout cela le danger pour les anciens-catholiques ?

Nous avons des théologiens protestantisants, qui, craignant le positivisme exagéré de Rome, se jettent dans le vide du symbolisme protestant; nous avons aussi des théologiens romanisants, qui, craignant le symbolisme abstrait de Wittenberg et de Genève, se rejettent du côté de Rome, par exemple M. Wladimir Solovieff<sup>1)</sup>. *In medio veritas!* Les deux courants sont inévitables!

M. l'abbé X. dit qu'il appréhende pour notre Eglise le sort de l'Eglise occidentale. Il dit que, puisque l'Eglise de l'Occident s'est soumise à l'influence néfaste de Rome, puisqu'elle est devenue ultramontaine, qu'elle a laissé matérialiser son enseignement et a permis l'introduction de dogmes nouveaux, la même chose pourrait aussi arriver à l'Orient. Je ne le crois pas, et cela précisément parce que nous n'avons pas de pape. L'Occident a permis aux évêques de Rome de devenir non pas les *testes fidei*, comme le sont tous les évêques, mais les *auctores fidei*. Quelque faux qu'eût été l'esprit de l'Eglise occidentale, elle ne serait jamais arrivée à ses dogmes erronés, si elle n'avait pas permis à son patriarche de devenir précisément un auteur, un fabricant de dogmes, en lui permettant de devenir le *chef* de l'Eglise. En Orient, le dogme n'est définissable que dans un concile œcuménique. Nous pouvons subir des courants d'idée dans tel ou tel autre sens; nous pouvons comprendre certains dogmes dans un sens juste ou dans un sens inclinant

---

<sup>1)</sup> Je cite M. Solovieff comme celui des antagonistes de l'ancien-catholicisme qui a le plus de talent et le plus de science. Vous connaissez de nom quelques autres.

trop vers la gauche (calvinisme, luthéranisme, etc. . . .) ou trop vers la droite (ultramontanisme); mais *le dogme restera intact et finira toujours par être reconnu dans sa vérité primordiale*. L'erreur ne devient incorrigible que si elle se cristallise; l'opinion théologique ne devient incurable *que si elle est dogmatisée*; et cela ne peut pas nous arriver, car une dogmatisation ne peut se faire, comme je l'ai dit, que par l'organe d'un concile œcuménique. Quelque fausse que soit la direction prise en Orient par l'opinion de telle ou telle école théologique, quelque mauvaise que soit son influence, cette influence ne pourra pas transformer la fausse *opinion* en *dogme*. C'est pour cela que les énonciations de tel ou tel théologien orthodoxe ne nous paraissent pas très terribles. Nos théologiens ne sont pas notre Eglise.

Il me semble que M. l'abbé X. se trompe dans son appréciation, ou plutôt dans sa définition des différents courants de l'idée théologique. Il dit qu'il déteste l'ultramontanisme et qu'il n'en veut pas. On croirait que, pour lui, il n'y a que l'ultramontanisme ou la vérité; mais il n'y a pas que ce dilemme, que ces deux façons de comprendre la vérité religieuse. Il y en a une troisième, à l'opposé de l'ultramontanisme, et tout aussi éloignée de la vérité: c'est celle que, comme terme de discussion, nous pourrions nommer l'idée « protestante ». Je m'explique: si l'ultramontanisme demande une soumission de l'idée personnelle à une autorité étrangère (celle du pape), qui n'a aucun droit à cette soumission, à cet esclavage, l'idée « protestante », qui n'admet aucune autorité étrangère (pas même celle de l'Eglise œcuménique), est sous ce rapport exactement aussi éloignée de la vérité que l'ultramontanisme, et c'est une erreur qu'il faut aussi et tout autant avoir en vue. Par conséquent, il n'y a pas à se troubler à l'idée que nous avons parmi nous des gens qui inclinent vers l'un ou l'autre côté du flot religieux. Ces divergences d'opinion ne portent pas sur le dogme. Si nous sommes unis avec les anciens-catholiques (et j'espère que nous le serons), nous le serons dans le dogme, qui reste et doit rester dans la forme que lui a donnée l'Eglise universelle. En cela certainement nous serons liés; mais pourquoi devrions-nous empêcher nos théologiens d'avoir sur telle ou telle question les opinions qu'ils trouvent justes, si toutefois ces opinions laissent le dogme intact? Sous ce rapport le

danger entrevu par M. l'abbé X. me paraît absolument illusoire; car, je le répète, la condition de l'union est l'identité du dogme et non pas l'identité du goût, des tendances, des opinions. Il me semble que M. l'abbé X. confond des choses passablement disparates. Il dit, par exemple, que notre Eglise, tout en rejetant l'infaillibilité du pape, risquerait de prendre les fausses doctrines, les procédés erronés, les raisonnements malsains de Rome. Il faudrait préciser ce que veut dire le mot doctrines. S'agit-il de dogmes ou d'opinions? M. l'abbé X. me semble aller bien au delà du nécessaire en exigeant l'unité, même en dehors du dogme. Il me semble qu'il répète l'erreur dans laquelle précisément tombent ses antagonistes et nos antagonistes.

Il y a certainement des doctrines, des opinions fausses au point de compromettre le dogme; tout cela est à débattre, et c'est précisément ce dont s'occupent actuellement les deux commissions (orthodoxe-orientale et ancienne-catholique). Leur tâche n'est pas facile; car certaines opinions, à force d'être admises dans telle ou telle Eglise, finissent par y acquérir une position non seulement indiscutée, mais même indiscutable, et il faut bien des efforts et bien du temps pour que tout reprenne la place qui lui est due. Ce ne sont souvent que des *mots*, des *termes*, auxquels on est habitué dès l'enfance ou du moins dès les premières années des études, et qui s'emparent de la place qui doit appartenir à l'*idée*; mais ils s'incrument si fortement dans l'esprit qu'on voit des gens qui sont presque enclins à sacrifier l'idée, pourvu qu'on ne les trouble pas dans la possession du mot. Il est incontestable que, pour beaucoup d'anciens-catholiques, tel est le cas avec le terme *Filioque*, comme chez nous avec le mot *transsubstantiation*.

J'espère cependant que nous finirons par nous entendre et par arriver à une solution vraie, conforme à la doctrine de l'Eglise œcuménique, et acceptable pour tous. En effet, *vous* admettez qu'il n'y a qu'*un* principe vital dans la Trinité, le Père; *nous* admettons que la faculté du Logos de servir de Médiateur entre le St-Esprit et le monde créé lui appartient de toute éternité, lui est inhérente, immanente. Or, je crois que c'est là un terrain sur lequel on parviendra à s'entendre. Le joint des deux façons de voir est facile à saisir. Il en est de même pour la question de la transsubstantiation. Nous ne lui

attribuons pas, il est vrai, le sens par trop matérialiste que lui donne le concile de Trente, ni même celui, mitigé, que lui donne l'encyclique des patriarches orientaux adressée aux anglicans (1723); mais nous y sommes habitués depuis plus de deux siècles; bien que ce mot soit un mot barbare, comme le dit Guettée, et qu'il ne paraisse pas dans notre liturgie, ce mot, dis-je, *expliqué comme il faut, en dehors de tout appareil philosophique et surtout en dehors de toute conception matérialiste et matérialisante*, nous paraît admissible, nous paraît rendre l'idée d'un vrai changement du pain et du vin en la chair et au sang du corps transfiguré du Seigneur<sup>1</sup>). Vous, d'un autre côté, vous admettez aussi que ce changement est vrai et que le Christ est présent vraiment, réellement, substantiellement (*vere, realiter, substantialiter*). Il y a donc lieu d'espérer que là aussi nous finirons par nous entendre; car ce n'est pas une question de principe qui nous sépare. Mais il y a autre chose; en dehors des savants qui peuvent s'entendre assez facilement, il y a les masses, qui, elles aussi, ont un mot à dire dans tout cela. Leur ignorance doit aussi être prise en considération. On ne peut pas se passer de leur consentement, fût-il même tacite! Or les masses ne peuvent pas être gagnées (je parle des questions religieuses) à force de syllogismes théologiques; il faut donc, dans des questions de ce genre, procéder avec une grande circonspection.

Les appréhensions de l'auteur sur les règles disciplinaires que les Orientaux voudraient imposer à l'Occident sont absolument illusoire. Plus loin, il parle d'introduire le mariage des évêques. J'avoue que je serais surpris de voir les anciens catholiques introduire chez eux le mariage des évêques. Sans doute dans les premiers temps les évêques étaient mariés; on suppose que St. Pierre, qui n'a peut-être pas été évêque à Rome, mais qui l'a certainement été à Antioche, était marié; mais le célibat des évêques, en Occident comme en Orient, a été établi depuis fort longtemps, et je crois qu'on aurait grandement tort de modifier les règles disciplinaires de l'Eglise universelle. Si le célibat des prêtres offre des dangers pour la morale publique (les tribunaux criminels fournissent malheureusement trop d'exemples à l'appui de cette idée), il ne peut

---

<sup>1</sup>) Il est clair que tout cela ne saurait transformer ce mot en dogme.



en être question dans le cas des évêques. Mais, encore une fois, c'est une question de discipline et certainement dans ces sortes de questions, la latitude la plus grande aurait dû régner des deux côtés.

L'abbé X. exprime plus loin un désir assez difficile à remplir: il voudrait que l'« Orient » désavouât officiellement ceux de ses théologiens « dont la doctrine et la pratique sont plutôt ultramontaines ». Comme il faudrait aussi qu'il désavouât officiellement ceux de ses théologiens dont la doctrine et la pratique sont plutôt protestantisantes, l'Orient aurait, je crois, beaucoup à faire! Or, il y a autre chose à faire.

L'auteur, en terminant ses considérations sur l'Eglise d'Orient, émet une idée extrêmement juste: il dit qu'il ne nous faut ni une union boiteuse, ni une union hypocrite, mais une union ferme, solide et sincère! Espérons que celle à laquelle travaillent en ce moment les théologiens orthodoxes et anciens-catholiques sera précisément telle que le veut l'auteur de la lettre!

*Wiesbaden*, novembre 1897.

A. KIRÉEFF.

---

### III. — Reply of the Right Rev. Bishop of Salisbury.

The Editor of the *International Review of Theology* has courteously asked me—as an occasional contributor to his valuable periodical—to make some reply to the strictures of the Abbé X. on the Anglican Church in its supposed relation to the Old Catholics.

In the first place I venture to think that the Abbé is mistaken in supposing that there is a “project of union” entertained on either side. In the Church of England at this moment we are anxious about two things—reunion with our separated brethren (Presbyterians, Nonconformists and Dissenters) at home, and federation with other Episcopal Churches abroad. We think that this is the right policy: and while we desire to form one homogeneous body with our own countrymen, we are willing to acknowledge the orthodoxy and catholicity of foreign Churches differing considerably from ourselves in ritual and in their method of presentation of the truth, provided that

they are willing to hold out the right hand of fellowship to us. Reunion at home; Federation abroad; this is our policy as exhibited by the Resolutions of the Third and Fourth Lambeth Conferences of 1888 and 1897. We have not indeed formulated any terms as to the proposed alliance with foreign Churches, though various resolutions of these Conferences shew our readiness to enter into negotiation on the subject. We have however laid down the terms of a basis for approach to home Reunion, which may be mentioned here as throwing light on our intentions. The Articles named are four and run as follows:

“(A) The Holy Scriptures of the Old and New Testaments, as ‘containing all things necessary to salvation’, and as being the rule and ultimate standard of faith.

“(B) The Apostles’ Creed, as the Baptismal Symbol; and the Nicene Creed, as the sufficient statement of the Christian faith.

“(C) The two Sacraments ordained by Christ Himself—Baptism and the Supper of the Lord—ministered with unfailing use of Christ’s words of institution and of the elements ordained by Him.

“(D) The Historic Episcopate, locally adapted in the methods of its administration to the varying needs of the nations and peoples called of God into the Unity of His Church.” See *The Lambeth Conferences* (pp. 280-281), resolution 11 of 1888.

I quote this resolution, though it refers only to home Reunion, as exhibiting, on the one hand, the judgment of the Anglican Church as to the *minimum* requirements on the basis of which it could be willing to treat with others at home and abroad; and on the other hand as illustrating *a fortiori* the sort of terms which we should be inclined to lay down in case of federation with a foreign Church.

It is impossible to suppose that we should seek to dominate the faith and practice of foreign Churches in detail, when we are willing to treat with those at Home—who must from the nature of the case, if reconciled, become one body with us—on such simple conditions. No doubt, these conditions are “fundamentals”: and the “Historic Episcopate” in particular includes the whole essential doctrine as to Confirmation and Holy Orders and the position and duties of the Clergy: but we feel sure that this would follow a general acceptance of the basis. And on these points we are substantially at one with the Old Catholics.

We seek then for a federation of national or particular Churches outside our own countries. Such a federation already exists up to a certain point between ourselves and the Old Catholics of Germany and Switzerland. By resolutions of the Old Catholic Synods Anglicans are admitted to holy Communion, and that in both kinds, in these two countries (see Geh-Rat von Schulte, *Der Altkatholicismus*, pp. 654-656). This was a privilege of which the present Archbishop of York and I availed ourselves at Olten some years ago. On the other hand, by resolutions of the Lambeth Conferences of 1888 and 1897, Old Catholics are admitted to Communion in Anglican Churches on the same conditions as our own communicants. No doubt this federation might be made closer and I for one hope that it may be so, as time goes on; but we have not made any attempts to interfere with the independence of the Old Catholic Churches, whose spirit of liberty we recognise as closely akin to our own.

The Abbé makes some general remarks on English character, which I venture to believe are mainly due to defective acquaintance with our people. Political estrangement and jealousy, and a certain tendency to take different points of view of the same question, have led in times past to an habitual and almost systematic undervaluing of national characteristics on both sides of the Channel. But in England this is very much a thing of the past. An educated Englishman, at any rate an English Churchman, would hardly write of Frenchmen, as a nation, in the way which seems to come naturally to the Abbé to incline to write of Englishmen. I am glad to see that he is conscious that this is a hazardous proceeding. I trust that I may some day have the pleasure of making his acquaintance and of dispelling his prejudices.

We have (as I have asserted) no desire to dominate the faith and practice of the Old Catholics. If we had conceived any such designs we should have paid much more attention to the Old Catholic question than we have done. My grievance against my countrymen is that they pay so little attention to the subject; and I know that the Editor of the *International Review* is well aware that it is so. But the better informed among us do perceive that the Old Catholics have a position as mediators between East and West which may

make them valuable allies in our policy of federation. It is on this account that we welcome the expected revival of the Bonn Conferences, under the presidency of Bishop Weber.

The Abbé goes on to raise the question of the XXXIX Articles, to which we are accustomed to hear objections. Probably the majority of those who make such objections are not aware that these Articles are not imposed on any persons except the Clergy and then only in the following terms: "I assent to the XXXIX Articles of Religion and to the Book of Common Prayer and of the Ordering of Bishops, Priests and Deacons. I believe the Doctrine of the Church of England as therein set forth to be agreeable to the Word of God" . . . This is the only doctrinal formula which a Priest in England subscribes. Further we have an old Canon which severely forbids impugning the Articles as superstitious or erroneous (Canon V of 1603).

The Articles are indeed in a very different position from other symbolical documents which we accept. They are not like the Creeds, part of our inheritance in common with the universal Church. They are not like Canons of General Councils, which we venerate as the work of the Holy Spirit solemnly invoked to aid the Church according to Christ's promise. They are not like our Catechism, every word of which is taught in our schools to little children. Archbishop Bramhall says—as it seems to me very well—in comparing the XXXIX Articles with the Creed of Pope Pius IV.: "We do not hold our XXXIX Articles to be such necessary truth *extra quam non est salus*—'without which there is no salvation'—nor enjoin ecclesiastic persons to swear unto them, but only to subscribe them, as theological truths for the preservation of unity among us, and the extirpation of growing errors" (*a Replication to the Bishop of Chalcedon*, published A. D. 1656, Works, vol. II, p. 201, A. C. L.). We are bound, then, to give a general assent to the Articles as agreeable to the word of God, and not to contravene their teaching as superstitious or erroneous. But we are not bound to teach positively every word that is in the Articles, or to refrain from criticizing some of their expressions as defective and inexpedient, or from treating some parts of them as out of date or of less interest to us in these days.

That this is so is clear from another resolution of the Lambeth Conference of 1888, n. 19 (l. c. p. 284), which lays

down that in newly-constituted Churches of our Communion it is necessary that we should have "satisfactory evidence that they hold substantially the same doctrine as our own, and that their clergy subscribe Articles in accordance with the express statements of our own standards of doctrine and worship; but that they should not necessarily be bound to accept in their entirety the thirty-nine Articles of Religion."

The Abbé's suggestion, however, that we should "re-nounce" the Articles seems to me an unpractical one. He probably is not aware that up to the present century—in fact up to the time of J. H. Newman and Tract XC—attacks upon the Articles came chiefly from persons of Puritan or Arian tendencies, and not from High Churchmen. They contain a great mass of well-guarded dogmatic statements which it would be most inconvenient and imprudent to surrender. Nor would a revision of them in detail, so as to make them a completer body of doctrine, be possible. The time is not opportune for such laborious and technical theological work. It is work which the Old Catholics have expressly declined, being content with the ancient Creeds and with modern Catechisms.

The true policy seems to be to let the Articles stand as they are as a monument of XVI<sup>th</sup> century theology to which we give a general but not minutely scrupulous assent, and which we do not seek to impose textually on all Churches of our own Communion, much less upon those in a federal relation with ourselves.

The Abbé goes on to assert that we only accept two Sacraments and four Œcumenical Councils. This is not the case as regards the Sacraments. Some persons among us do consider that the pre-eminence assigned to the two "Sacraments of the Gospel", which have signs ordained by Christ Himself and are treated by the Church at large as generally necessary to salvation, is such as to make it unfitting to use the title in respect to other "Sacraments of the Church". But this is not borne out by our formularies, which (with some slight inconsistency of phrase) recognise a wider as well as a narrower sense of the term Sacrament. The question between us and the ancient Churches of the East and West is almost entirely a verbal and technical one. All scholars acknowledge that the assertion of the seven fold number of the Sacraments, as a doctrine of absolute and

substantial importance, is a mere piece of scholasticism. In illustration of this I may refer to a good article of Professor Reusch in this Review, *Die Siebenzahl der Sakramente* (vol. I, pp. 181-205, for 1893). And, as to their relative importance, the Council of Trent itself anathematizes any one who says that all of them are of equal dignity (*Sess. VII de Sacr. Canon III*). It would be easy enough to draw up a definition by which the Canons of Trent and the formularies of the Church of England should be equally satisfied. I will hazard one which I could, if need be, defend in detail. "Sacraments of the Church are sacred ordinances ordained or sanctioned by our Lord Jesus Christ Himself, in which outward visible signs indicate and convey to faithful receivers, by God's will, a corresponding invisible grace. Two of these Sacraments are of greater dignity than the rest, inasmuch as the Gospel records that their outward visible signs were ordained by Christ Himself, and on this account they alone are considered by the Church as generally necessary to salvation. Other commonly called Sacraments, such as Confirmation, Ordination, Matrimony, Penitence and Visitation of and Prayer for the Sick, which supply the great general needs of mankind as the subject of salvation, are of less dignity than the first two, but have a higher position than other rites and ordinances of the Church, and equally with the first convey grace to the faithful receiver."

As regards Œcumenical Councils we have no formal pronouncement as to their number emanating from any of our Church Assemblies. An important Act of Parliament (I, *Elizabeth*, chap. 1) mentions the first four as specially authoritative in cases of heresy. One of the Homilies speaks of the first six with respect. But, as a matter of strict legality, we have, acting as a Church, never rejected by name any Church Council—that of Trent not excepted. As a matter of custom, while we consider the first four to be (as they certainly are) the most important, we have, I imagine, no prejudice against the fifth and sixth. We are all ready to condemn the Monothelite heresy, and we are not in a position to justify Pope Honorius. On the other hand we do not employ sacred pictures in our worship (though we admit them to our Churches) and I, at any rate, should object to their use in any more marked degree than is customary at present. But we look at the seventh Council as

one largely affected by local and political considerations, and as one which very little concerns us. It is probable that the Greeks may mean less by their *ἀσπασμός* and *τιμητική προσκύνησις* than they sometimes seem to us colder Westerns to mean. We should, I presume, agree to leave this open as a matter of ritual which may be differently decided in different countries; although we cannot but fear that the custom may produce a wrong impression on Jews and Moslems, and may retard their conversion to the true faith.

The Abbé's opinion about the strength of different parties in England seems to be founded on insufficient data and is, in my opinion, hardly correct. We are sometimes inclined to imagine that the (perhaps unconsciously) ultramontane party in Russia is stronger than it is in England. But this is difficult to estimate. Nor do I recognise much truth in the Abbé's description of my episcopal colleagues. I imagine that he knows something about our constitutional position and our incomes, and argues from them what a French Bishop would be likely to be and do in such circumstances.

The idea that the English Episcopate is "trop politique" is quite beside the mark. We have no connection with political parties, nor do we use our political opportunities as much, perhaps, as we ought to do in justice to social and moral questions. Our incessant occupations often prevent us from entering into and so influencing society as much as we should do. As to simplicity of life, the Abbé will perhaps be interested to learn that, after the great Debate in the House of Lords on Home Rule for Ireland on Sept. 8, of 1893, four Bishops, one of them ninety years of age, walked home unattended, three of them carrying their bags with robes, at one o'clock in the morning. This was merely their natural way of doing things. I happen to remember it only because of the remarkable occasion. We go about in public conveyances like the rest of the world, and often without chaplain or servant.

The Anglican Church again is far from supposing itself infallible. We regret the faults and excesses, and the shortcomings of our ancestors, as well as our own. We sigh deeply over our divisions and over the sectarian temper of our people. The latter indeed is due to causes which lie deep in our national history: Great Britain is a small island, but it has at-

tracted, from various causes, a great variety of invaders and settlers mostly antagonistic to one another, but all alike in their love of freedom. To name only a portion of these elements, we have various tribes of Celts and Belgae, Roman soldiers of many nationalities, Saxons, Angles and Jutes, Danes, Normans, Flemings, Huguenots and other religious refugees, multitudes of Germans bound on commercial enterprises, Jews in crowds, and now a number of Orientals. The freedom and hospitality of the country has drawn them to it. They have often brought their own religious prejudices; and, finding religious toleration, have often preferred to found or to join a sect rather than to enter into union with the national Church. But after some 250 years we are I think, as a nation, growing tired of sectarianism, and if the Church rises to the height of her great opportunity she will go on regaining hold over the population with increasing rapidity.

We in the Church of England are hardly responsible for the multitude of sects in North America. Our Government in the 17<sup>th</sup> century fostered the emigration of Puritans and Quakers to that country, but neither then, or in the 18<sup>th</sup> century, did its duty to members of the Church. The colonies were supposed to be in the Diocese of London! It was not until the year 1784 that Samuel Seabury was consecrated Bishop for the United States then just independent. The first English Colonial Bishop was Bishop Inglis of Nova Scotia consecrated in 1787.

I have answered somewhat shortly, but I hope not discourteously. I should say to the Abbé X. "Come and judge for yourself. We do not wish to lead you to become a member of the Church of England, unless indeed you settle in this country. But we do desire to have intelligent friends on the continent who will help us to propagate the general policy of federation, whether they are attached to the Old Catholic Churches or not. We believe that our desire in this matter is according to the mind of Christ, and in no way interested or selfish."

JOHN SARUM.

*Salisbury*, 4<sup>th</sup> November 1897.

---